

arriva bientôt sur le Mein ; le banquier juif Moïse fut signalé comme très-mauvais patriote, et on pilla ses coffres. De temps immémorial, les juifs refont leur fortune comme l'araignée sa toile ; toujours patients, toujours industrieux, ayant toujours foi au premier écu, et le premier écu leur suffit pour produire des millions, personne ne s'étonna donc qu'après l'évacuation de Francfort, le vieux Moïse, ranconné, pillé et ruiné, retrouvât son crédit parmi les siens, puis parmi les chrétiens, et qu'il redevint même plus riche qu'auparavant. En 1802, Moïse passait pour le plus solide banquier de l'Allemagne. A cette époque, les rois eurent un peu de répit, et les princes de la confédération du Rhin trouvèrent même une protection spéciale sous l'aile de Napoléon. Le landgrave de Hesse-Cassel, rentrant dans ses domaines héréditaires, passa par Francfort, et rendit une visite à Moïse. — Parbleu, pensait-il, si toutefois ce prince chrétien jurait, parbleu, je devrais bien ne pas perdre mon temps à demander des nouvelles de mes thalers à ce pauvre Moïse ; si les sans-culottes ne les lui ont pas tous enlevés, sa délicatesse de juif n'est-elle pas à couvert par le pillage authentique dont il a été victime ? Le prince avait lu les gazettes où l'on avait annoncé le malheur de Moïse ; il entra donc chez le juif avec l'insouciance bonhomme d'un prince allemand, tout consolé de ses pertes. Mein Herr Moïse, dit-il, je viens vous dire bonjour en passant, et me féliciter avec vous du retour de la paix ; je ne vous parlerai pas de mes pauvres thalers, mais puisque vous avez retrouvé votre crédit avant le mien, je vous demanderai une petite avance sur l'indemnité qui m'attend à Cassel. — Comment donc, prince, répond Moïse, vous n'avez nul besoin d'emprunter ; votre dépôt est intact, plus l'intérêt à 5 p. 100 par année que je lui ai fait rapporter depuis huit ans. — Plaisantez-vous, Moïse ! les sans-culottes vous auraient-ils épargné, malgré ce que j'ai lu dans les gazettes ? — Les sans-culottes, prince, ne m'épargnèrent pas, et je ne songeai guère à leur disputer le dernier florin de ma banque : c'eût été les pousser à faire des perquisitions dans mes caves, et j'avais bien pensé que votre trésor serait mieux caché que dans mes coffres ; je le sauvai ainsi ; mais, en indemnité du pillage de mes propres fonds, je me suis permis de faire valoir les vôtres, dont, grâce au ciel, je puis me passer maintenant. Je vais donc vous les remettre, avec le coffre de vos bijoux, auquel je n'ai pas touché.

Mon ami Moïse, dit le prince, tu es le plus honnête homme qui j'aie connu avant et depuis cette révolution si heureusement terminée. Mon argent est en de trop bonnes mains pour que je ne l'y laisse pas ; continue donc à le faire valoir pendant vingt années encore, mais je ne prétends pas en recevoir d'autre intérêt que deux pour cent, et fais-en toutes les spéculations que tu voudras sans crainte de le perdre. Ta parole sera mon seul reçu pendant ces vingt années.

Le dépôt du prince prospéra de plus en plus dans les coffres du Juif, et en 1814, au congrès de Vienne, le landgrave de Hesse-Cassel ayant raconté aux souverains le trait de son banquier, Moïse eut la préférence pour tous les emprunts contractés à cette époque par les empereurs de Russie et d'Autriche, les rois d'Angleterre et de Prusse, etc. Un de ses fils fut chargé entre autres de l'emprunt de deux cent millions dont la France avait besoin pour payer ses chers alliés. Ce fils est M. le baron Rothschild, à Paris ; car Moïse était le père de cette dynastie

de banquiers qui règne à Paris, à Londres, à Vienne, à Francfort, à Naples et dans l'Europe. Le vieux Moïse est mort, mais sa femme vit encore à Francfort dans la même maison où les thalers du prince de Hesse-Cassel ont multiplié comme le *Talent* de l'Evangile.

L'OCTOGÉNAIRE DE VENASQUE.

J'étais parti de Paris avec deux de mes amis, l'un M. Dugabé, quittait la Chambre des députés dont la session venait de finir ; il allait visiter son département et reprendre ses travaux au barreau de Toulouse. L'autre, M. Ferdinand Langlé, quittait comme moi les théâtres et la littérature. Tous trois oublieux et insoucians de ce que nous laissions derrière nous, de ce que nous y retrouverions au retour, nous nous étions promis de n'avoir de langage et d'émotions que pour les montagnes ; de ne pas lire un journal, de nous créer enfin une existence nouvelle, débarrassée d'affaires et de pièces. Ce pacte fut religieusement observé et nous vécûmes quelques jours de toute la vie des montagnards.

À peine arrivés à Luchon, Dugabé, qui nous en faisait les honneurs, nous propose cette fameuse course qu'on fait dans une journée. On va de France en Catalogne, et l'on rentre par l'Aragon en traversant les ports de la Picade et de Venasque. Il nous restait à franchir la montagne Vansque pour rentrer en France et quitter l'Aragon ; nos petits chevaux, habitués à ces courses, nous portèrent rapidement au sommet. Nous jetâmes un dernier regard sur les glaciers de la Maladetta, et nous entrâmes à pied dans le port de Venasque pour laisser souffler nos chevaux. L'étroit passage qui ferme le port est taillé dans un immense rocher qui couronne la montagne. Au dessus du rocher est un grand Christ en fer qui marque la séparation des deux pays. Je voulus absolument monter jusqu'à ce Christ, et je grimpai sur la roche malgré les observations de mes deux amis qui restèrent dans le port. J'éprouvai d'abord quelques difficultés ; mais bientôt, m'appuyant sur toutes les saillies de la roche, j'allais en atteindre le sommet, lorsqu'un énorme quartier trembla sous mes pieds, se détacha et croula dans le port ; je n'eus que le temps de me retenir au Christ auquel je restai suspendu, regardant avec effroi Dugabé et Langlé qui évitèrent la terrible pierre en se jetant rapidement en arrière. Au même instant, j'aperçus un homme assis en France à l'entrée du port, et qui regardait d'un œil indifférent ce qui se passait autour de lui, sans bouger de sa place. Je poussai un grand cri pour l'avertir du danger qui le menaçait, car la pierre, suivant la pente de la montagne, roulait vers lui et semblait prête à l'écraser en passant. A mes cris répétés, cet homme leva les yeux vers moi puis les reporta paisiblement sur le quartier de rocher qui déjà le couvrait de poussière, et ne fit pas un seul mouvement pour l'éviter. La pierre passa rapide et bruyante si près de lui, qu'elle fiôla ses habits ; il ne détourna pas même la tête..... Tout ceci se fit avec la rapidité de la pensée. J'étais haletant et suffoqué, pouvant à peine me retenir à la croix de fer..... Pendant une minute, j'eus la crainte d'avoir tué un homme !...

Je descendis aussi vite que me le permit le chemin raide et rocailleux qui me séparait de la crotte, et sans écou-